

La Sentinelle de Thibodaux.

JOURNAL DU 9^{ME} DISTRICT SENATORIAL.

JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE LAFOURCHE ET GARDIEN DES INTERETS DE LA VILLE.

DL. 33

THIBODAUX, LNE, SAMEDI, 5 MARS 1898.

No 32

Dr. J. B. C. GAZZO

Cures Cancer, Palsy, Rheumatism, Bright's Disease, Dropsy.
Medicines alone charged for.

10 miles below Thibodaux, Right bank of Bayou Lafourche.
LAND P. O., LOUISIANA

EM SALOON

H. FROST, Prop.
Market and Green S
THIBODAUX, LA.
DARD ROOM, BAR ROOM &
RESTAURANT

General Manufacturing and
Lumber Co. Limited.

MANUFACTURERS OF
DOORS and BLINDS,
Links of Store and Office Fittings,
ROUGH AND DRESSED LUMBER
and Factory: Cor. Howard Avenue and
grades Street, Head of New Basin.
BACKNEY, Pres. and Gen'l Manager
NEW ORLEANS, LA.

For Sale at a Bargain.

4 ft. by 26 inches, three roller mill and
No. 3 Knowles Pump, and one
one 25 H.P. portable engine, on skids
one 12 inch pump,
one 15 inch siphon, good as new
Apply to
OZZIE NAQUIN,
Thibodaux, La.

T. BOURG,

Market Stand,
MARKET ST., THIBODAUX, LA.

ALWAYS ON HAND THE
OF BEEF, MUTTON, PORK, VEAL
AND SAUSAGES OF ALL KINDS

John W. Trotter.

Copper, Tin and, Sheet
Iron Worker.

Phillip, between Thibodaux and
Main streets, Thibodaux, La.,

Keeps on hand a full line of
RANGE AND HEATING STOVES

Also Agent for the
ARTER OAK and FAME
STOVES.

Special attention given to ROOF
ING AND GUTTERING.

RAILROAD MARKET.

STAVE J. TOUPS,
PROPRIETOR.

Ice fresh beef, pork, veal, mutton and
lamb constantly on hand.

OPEN EVERY MORNING.
located on the Railroad, corner St. Mary
and of easy access from all parts of
town.

MILTON-
BROWN
SHOE Co's.

OWN MAKE.

250

SHOE

EMILE J. BRAUD,
SOLE AGENT,
DR. MAIN & ST-PHILIP STS.,
Thibodaux
(Opposite Dansecau's Drug Store.)
Mail Orders Promptly Filled.

REUILLETON

No. 24

LE CHARLATAN.

Par ELIEFFETHE.

XVIII—EN PRESENCE.

Suite

—Le grand-père dort, mon garçon; il est malade... ne l'éveille pas... Tu vois bien qu'il dort!

—Oui, répliqua Léon à voix basse; alors je vais descendre et Julien me montrera les gendarmes... Mais pourquoi les bougies sont-elles allumées ici pendant qu'il fait jour?

La mère entraîna l'enfant vers la porte où la bonne attendait, et fit signe de l'emmenner au plus vite.

Au seul mot de "gendarmes" prononcé par Léon, Deluzy s'était élancé vers une fenêtre qui donnait sur la cour, et, soulevant furtivement le rideau, avait jeté un coup d'œil au dehors. Ce qu'il vit était sans doute assez significatif, car bientôt il laissa retomber le rideau, et, pâle, la figure bouleversée, il revint vers sa femme.

—Je désire vous sauver, dit-il avec volubilité, vous n'avez pas voulu me comprendre... A présent, que chacun songe à soi-même! Et il sortit en courant.

Les deux dames et Belcourt demeuraient immobiles sans oser échanger une parole. Pendant ce silence, on eût pu entendre des sabots de chevaux résonner sur le pavé de la cour et des sabres cliquer avec un bruit métallique.

—Bonté divine! s'écria Mlle Jolivet, de quel malheur sommes-nous encore menacés?

—Nous épuiserons la coupe, ma sœur! répliqua Victoire d'un air égaré; docteur Belcourt, autrefois je vous ai refusé un mot de pitié, vous allez peut-être avoir l'occasion de prendre votre revanche!

Julien accourut hors d'haleine.

—Qu'y a-t-il, Julien? demanda Mme Deluzy en s'efforçant de paraître calme.

—La justice... les gendarmes!... La cour en est pleine; ils entourent la maison.

—Que veulent-ils?

—Ils demandent "Monsieur."

—Mon mari vient de sortir... je ne sais où il est allé.

—C'est que... ils demandent aussi "Madame."

—Moi!... N'avez-vous pas répondu qu'à raison du malheur qui vient de nous frapper, je ne pouvais recevoir personne?

—Si, mais ils prétendent qu'ils ont un mandat à exécuter... Ils sont accompagnés d'un homme que j'ai déjà vu ici et que je soupçonnais bien d'être venu espionner... Miséricorde! ajouta Julien en prêtant l'oreille, ils n'ont pas attendu mon retour et les voilà qui montent.

On entendit en effet, dans l'escalier, le bruit des sabres et des lourdes bottes. Cependant les hommes armés firent halte dans le corridor, et des personnes, au pas moins pesant, s'avancèrent seules vers la chambre mortuaire.

Josephine saisit la main de Belcourt, et dit à voix basse:

—Ne nous quittez pas... Mais, je vous conjure, ne commettez aucune imprudence.

Deux messieurs entrèrent. L'un vêtu de noir, était le juge de paix et à peu près le seul magistrat de la ville voisine; l'autre était l'Anglais Jobson.

Le juge de paix de Saint-Siméon avait un air doux et bienveillant et ne paraissait pas habitué à remplir les fonctions d'officier de police judiciaire. Mme Deluzy le connaissait et, en le voyant, elle sentit diminuer un peu sa frayeur. Quant à Jobson, qui avait quitté son costume de paysan jurassien pour reprendre des vêtements de bourgeois, son attitude réservée donnait à penser qu'il jouait seulement un rôle secondaire dans la circonstance présente.

Après avoir constaté la disparition de Deluzy, les magistrats firent subir à la malheureuse victime un interrogatoire des plus strictes, à chaque phrase Mme Deluzy donnait un témoignage de plus en plus endommageant, et qui confirmait tous les soupçons de Jobson qui souriait, narquois, à chaque nouvelle admission de la pauvre femme.

Le juge de paix était au désespoir, car il avait une véritable sympathie pour la malheureuse, complice innocente de son mari.

Quand il révéla à Mme Deluzy la portée de ses paroles, et lui démontra que son mari était un faussaire qui s'était servi d'elle pour passer les faux-billets de banque, elle tomba sans connaissance dans les bras de sa sœur, à peine moins anéantie qu'elle, tandis que Belcourt s'empressait de la secourir.

Bientôt Victoire et Joséphine restèrent seules dans la chambre; un gendarme gardait la porte, et un autre se tenait en faction sous la fenêtre.

Dans le salon du rez-de-chaussée, le juge de paix, assis devant une table, dictait tristement un procès-verbal à son greffier et remplissait les blancs d'un ordre d'arrestation; les agents de la force publique continuaient de parcourir le château, les jardins et la forge, quand Jobson, qui dirigeait leurs recherches, rentra dans le salon.

—Décidément, monsieur le juge de paix, dit-il, le comte du Saut nous a brîlé la politesse, malgré nos excellentes dispositions; mais, à moins qu'il ne soit jeté dans l'Ain, je le retrouverai et il ira rejoindre en prison son ami Blaisot... Il faut envoyer son signalement à toutes les frontières.

—Soit, dit le juge de paix; je n'ai aucune pitié pour lui... En revanche, cette pauvre femme m'a remué jusqu'au fond de l'âme.

Comme Jobson sortait de nouveau pour examiner les choses par lui-même, il se trouva face à face avec Belcourt.

Eh! bien, docteur, dit-il, j'avais raison de croire que mes affaires et les vôtres s'iraient par se mêler!

—Mais, au nom du ciel, Monsieur, demanda Belcourt, qui êtes-vous donc?

—Je ne m'en cache plus... Je suis un "detective" de la police anglaise et j'ai quelque réputation de l'autre côté du détroit. Comme j'ai longtemps habité la France, je suis chargé d'ordinaire de suivre la piste des coquins sur le continent. C'est ainsi que, dans cette affaire de la Banque d'Angleterre, j'ai reçu la tâche de découvrir les contrefacteurs de nos banknotes. A Londres d'abord, puis à Paris, je me suis procuré tous les indices et tous les documents qui pouvaient me mettre sur la voie des découvertes; l'autorité supérieure m'a donné les pouvoirs les plus étendus pour l'accomplissement de ma mission, et vous voyez à quel résultat je suis arrivé... Sauf ce comte du Saut, ce

Deluzy que je repiècerai plus tard, je tiens les coupables.

—Croyez-vous vraiment, demanda Belcourt, que la bonne et noble femme de là-haut soit solidaire du crime de son mari?

—Peut-être non... cela ne me regarde pas.

—Elle trouvera des défenseurs... En attendant, monsieur Jobson, ne pouvez-vous me fournir quelques renseignements sur mon aide Robillard, qui a disparu depuis bientôt vingt-quatre heures?

Le "detective," puisque nous savons maintenant sa qualité, prit plus d'intérêt à cette nouvelle que ne pouvait le faire espérer son insouciance ordinaire pour tout ce qui ne touchait pas à sa profession.

—Quoi! demanda-t-il, Robillard n'a-t-il pas reparu depuis que vous l'avez envoyé ici?

—Vous savez donc que je l'ai envoyé à la Forge?

—Sans doute, puisque je l'ai accompagné jusqu'en vue du château.

—Eh bien! depuis ce moment, sa trace est perdue. Jobson eut l'air de réfléchir; tout à coup, il se frappa le front.

—C'est certainement, dit-il, un trait de Blaisot. Robillard avait l'air de savoir sur son compte des choses importantes... Quand nous rencontrâmes le graveur à la station du chemin de fer, il paraissait très impatient de faire et je m'imaginai qu'il avait eu vent de mes poursuites, mais peut-être montrait-il tant de hâte parce qu'il venait de faire encore un mauvais coup.

—Ces idées se sont déjà présentées à mon esprit; mais comment s'assurer si elles sont fondées? J'ai battu les environs et je trouve pas mon pauvre Robillard.

Le detective paraissait absorbé par le travail de sa pensée.

—Ah! reprit-il, pourquoi ce brave garçon n'a-t-il pas été plus confiant avec moi? Il m'avait fait entendre qu'il connaissait l'atelier ou, comme il disait, "le nid" du graveur faussaire; seulement, il n'a rien voulu me révéler avant d'en avoir obtenu de vous la permission... —De moi? je n'en sais rien, absolument rien, je vous l'assure.

—Tant pis! cet atelier doit pourtant exister quelque part, soit ici soit dans les environs. La fabrication des bank-notes et celle en préparation des billets de la banque russe, ont exigé un matériel considérable, un outillage perfectionné que ni Blaisot, ni son patron, le soi-disant comte du Saut, n'ont pu faire disparaître complètement avant leur départ précipité.

—Attendez, dit le docteur se souvenant tout à coup; Robillard m'a parlé, en effet, d'un petit bâtiment situé hors de l'enceinte des jardins; c'est pour y avoir jeté un regard curieux, qu'a éclaté sa querelle avec Blaisot. Il se pourrait... Mais cette construction, devant laquelle j'ai passé ce matin, m'a paru complètement abandonnée.

—Que dites-vous? s'écria Jobson. Un bâtiment abandonné... près de l'enceinte des jardins? C'est cela, parbleu! Et plus le bâtiment est écarté, solitaire, d'apparence misérable, plus il y a de chances que ce soit là le "nid" en question... De grâce, monsieur le docteur, conduisez-moi à ce bâtiment.

—Je le veux bien; seulement, il est fermé et les fermetures en paraissent solides.

—C'est une preuve de plus qu'on a quelque chose à y cacher.

Jobson fit signe à deux gendarmes de le suivre, et on se dirigea, sous la conduite du docteur, vers le jardin.

En traversant la cour, on aperçut Julien qui replaçait le char-à-bancs sous la remise. Jobson l'appela et lui parla bas, avec autorité. Le domestique semblait protester, mais l'Anglais le prit par le bras et l'entraîna.

—Monsieur, disait Julien d'un air confus, je vous assure que cette maison est inhabitée depuis longtemps; j'ignore ce qu'elle contient, et, si elle contient quelque chose, je n'en ai pas les clefs... Elle s'appelle "la maison du père Viglat"; elle a été occupée autrefois par un vieux paysan de ce nom, qui a vendu à M. Deluzy le terrain sur lequel on a construit le château. Depuis que le père Viglat est mort, personne ne loge plus dans cette bicoque.

—Nous allons voir, répondit l'Anglais sèchement; je suis, mon garçon, que vous étiez l'homme de confiance de M. Deluzy, et vous devez être au courant de beaucoup de choses... Prenez garde à vous!

XIX—LA MAISON DU PERE VIGLAT.

On franchit la porte du jardin et bientôt on atteignit la petite construction.

—Bien choisi, ma foi! dit Jobson en l'examinant; jamais l'Angleterre et la Russie ne se seraient avisées de chercher ici le contrefacteur de leurs billets de banque!... Je gage que nous allons trouver quelque chose là dedans.

Il tira de sa poche un instrument en acier fin, qui semblait être un chef-d'œuvre de coutellerie anglaise. Il le maniait avec dextérité et l'introduisit dans la serrure, solide mais grossière, de la maison, en aussi peu de temps que n'en met un dentiste habile à extraire une incisive, il ouvrit la porte.

Nous savons qu'une obscurité presque complète régnait dans l'intérieur de la maison. L'Anglais entra lestement et repoussa les volets des fenêtres; un flot de lumière envahit la salle.

Jobson tourna sur lui-même pour embrasser d'un regard l'ensemble du mobilier.

—Hurrah! s'écria-t-il; voici une presse pour taille-douce... un appareil photographique... des bocaux pour les mordants... Je suis dans l'atelier des faux-monnaieurs, c'est le "nid"!... Mais il y a une autre pièce en haut... Montons!... Ah! si j'allais enfin trouver cette planche aux bank-notes, pour laquelle seule la banque d'Angleterre donnerait cinq cents livres sterling!

Sans s'inquiéter du reste, il gravit rapidement le petit escalier conduisant à l'étage supérieur. Là, il ouvrit les volets de la même manière expéditive, et distingua une foule d'objets dont la vue le ravit d'aise.

—L'atelier complet! s'écria-t-il; les outils, les burins, les plaques de cuivre et d'acier... les papiers à calque... rien n'y manque. Hurrah! hurrah! pour la vieille Angleterre!

Dans sa joie, Jobson regardait et touchait chaque chose. Le docteur Belcourt, qui l'avait accompagné, promenait les yeux autour de lui, et disait avec inquiétude:

—Monsieur Jobson, c'est donc la personne... que nous avons entendue?

A continuer.